

Le top niveau

L'élévation du niveau des océans, en raison de leur réchauffement et de la fonte des glaciers terrestres, est une conséquence directe de l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre. Progressant chaque année de plus de 3 mm, la montée des eaux pourrait ainsi dépasser un mètre d'ici à la fin du siècle, selon des prédictions sans

cesse revues à la hausse. Les petits États insulaires du Pacifique et de l'océan Indien, comme les Maldives, seraient les premiers à disparaître. Mais partout dans le monde, des populations, vivant sur un littoral souvent surexploité, sont aussi menacées par l'érosion, les tempêtes et les inondations. À la demande du « National Geographic », George

Steinmetz s'est rendu dans les zones les plus sensibles, pour témoigner du caractère inexorable de ce phénomène planétaire, et des moyens déployés pour s'y adapter. Son travail photographique est une invitation à prendre de la hauteur pour mieux mesurer les effets du changement climatique.



Capitale vulnérable Avec plus de 150 000 habitants sur une superficie de 5,8 km², Malé, capitale des Maldives, figure parmi les villes les plus densément peuplées au monde. L'île, ceinturée de béton à l'épreuve des vagues, ne s'élève qu'à un mètre au-dessus de l'océan Indien.





Investissements à court terme L'eau a repris ses droits sur cette ancienne tourbière aux Pays-Bas, où résident désormais des vacanciers... à trois mètres sous le niveau de la mer. Quant aux villégiatures de luxe à Miami, bâties au ras de l'eau sur des îlots artificiels, elles ne semblent pas davantage perturbées par la montée des océans.





Littoral en sursis Le rivage de Manille est un des seuls endroits accessibles aux habitants les plus pauvres, mais néanmoins conscients des risques qu'ils encourent. Situées entre mer et rivière, leurs cabanes sur pilotis forment un rempart bien dérisoire face aux typhons qui assaillent régulièrement les côtes des Philippines.





George Steinmetz, le regard aérien

Sillonnant la planète depuis plus de trente ans, George Steinmetz sait combien elle est fragile. Si le photographe américain affectionne par-dessus tout de survoler des paysages à couper le souffle – à la recherche d'angles inédits de prise de vue –, il est également soucieux d'en révéler la nature éphémère ou menacée. « La plupart des phénomènes qui affectent notre

environnement ne sont pas visibles du sol, alors que d'en haut, leur réalité saute aux yeux », rappelle-t-il. C'est la raison qui a décidé cet habitué des hauteurs à se pencher sur l'élévation du niveau des océans. En somme, prendre de l'altitude pour y voir plus clair. Les reportages qui lui sont confiés, entre 2013 et 2014, le mènent des Pays-Bas aux archipels de l'Asie-Pacifique, en passant par la Russie et la côte est des États-Unis. D'un endroit à l'autre, les vues de George Steinmetz révèlent la diversité des démarches engagées

pour tenter de contrer la montée des eaux... ou, pire, l'ignorer, au profit d'intérêts économiques à court terme, comme en Floride. « Il est troublant de constater encore une absence de réaction, voire du déni, à l'égard du phénomène », s'inquiète le photographe. Nul doute que le sujet auquel il se consacre actuellement – les besoins croissants de l'humanité en ressources alimentaires, autre problème d'ampleur mondiale – soulèvera à son tour des interrogations.

Bio

À la fin des années 1970, alors qu'il est étudiant en géophysique, à l'université de Stanford, George Steinmetz rompt avec le confort de sa Californie natale pour sillonner l'Afrique en stop, appareil photo en main. Depuis, c'est non-stop que ce collaborateur régulier du « National Geographic » et de « Geo », primé par deux World Press Photo, arpente les coins les plus reculés de la planète. Il se passionne notamment pour les environnements arides, qu'il a photographiés durant quinze ans à bord de son paramoteur.